



A quatre ans avec ma mère

Chapitre 4 Ma mère et moi

Dans ce chapitre, ma mère me raconte la manière dont elle a vécu les différentes étapes qui ont rythmé ma vie depuis ma naissance jusqu'à l'approche de l'âge adulte.

Mais au-delà de mon histoire personnelle, c'est la chronique d'un amour maternel, dans ce qu'il peut avoir d'absolu, de général et d'intemporel, qui nous est contée ici.

Dans le texte, c'est ma mère qui me parle. La seconde personne me désigne donc, et les liens de parenté sont présentés du point de vue de ma mère.

Ta naissance et tes premières semaines à l'hôpital

Je commencerai par te raconter ta naissance. Le 1^{er} juin 1957 était une très belle journée, un samedi. Je continuais à travailler. Je me vois rue de Rivoli au coin de la place du Chatelet. J'avais là une cliente, madame Loiseau, qui vendait des frites. On vendait encore à l'époque des vraies frites dans la rue et je suis allée en prendre chez elle. Devant mon état, elle a refusé de me les saler en disant que c'était mauvais pour toi. J'ai mangé ces frites fades avec la joie qui m'animait constamment de savoir ta venue proche.

Puis je suis arrivée en retard au conseil des prud'hommes. J'avais fait inscrire mes affaires en numéro 1 de l'appel, car je ne voulais pas rester longtemps au Palais de Justice. Mon affaire avait déjà été appelée. Le greffier m'a refusé tout passe-droit malgré mon état. C'était un homme de principe : « *quand on est en retard on le paye. C'est tout.* » J'ai donc attendu dans la touffeur de l'audience.

Quand j'ai vu que je n'allais pas sortir de l'audience à 17 heures, j'ai téléphoné à Mémé. A 6 heures du soir, elle est venue pour je que je ne rentre pas toute seule à la maison, et voyant que j'étais fatiguée, elle m'a emmenée à l'hôpital. Là, la sage-femme m'a dit : « *il faut rester* ». « *Non, non, je ne veux pas rester à l'hôpital.* » « *C'est dangereux.* » « *Pour moi ou pour le bébé ?* » « *Pour le bébé.* » « *Alors je reste.* »

Je suis restée pour la nuit. Mémé est venue le lendemain vers 11 heures. Je lui ai dit par téléphone : « *Viens me chercher, il ne se passe rien, je veux rentrer à la maison.* » Elle est arrivée à 2 heures de l'après-midi, mais là j'ai dû rester, car maintenant, il se passait quelque chose. On m'a fait des piqûres pour dormir. Et quand je me suis réveillée, j'ai entendu la sage-femme qui me disait : « *Retenez-vous, retenez-vous, vous allez faire votre enfant dans le couloir !* » Un grand infirmier noir m'a emmenée en courant dans la salle d'opération, et tu es arrivé tout de suite.



Ma mère avec moi âgé de quelques mois

Je ne savais toujours pas si tu serais une fille ou un garçon, mais je ne me faisais aucun souci, j'étais sûre que tu serais un garçon, et j'avais déjà choisi des prénoms de garçon. J'avais dit à une infirmière : « *Si par malheur j'ai une fille, je l'appellerai Corinne ou Cécile* ». Je t'ai appelé Raphaël. Mais Tantine, Bon-papa et Mémé sont arrivés en disant : « *Comment ? Tu l'as appelé Raphaël, c'est ridicule, et s'il n'est pas beau ?* ». Cela ne m'était pas venu à l'idée que tu pouvais ne pas être beau.

Mais comme j'étais en état de moindre résistance, j'ai dit : « *Comment je dois l'appeler ?* » « *Fabrice.* » « *Bon, Fabrice* ». Mais j'ai aussi rajouté Laurent Léon Frédéric à cause de Bon-papa et de ton père Frédéric. Et finalement, je n'ai pas mis Raphaël. Pourtant j'avais rêvé de ce prénom depuis toujours pour mon enfant.... C'est tout moi !

Après, cela a été une période de gloire. D'abord, on m'avait dit que tu allais peser 2,6 kgs, c'est-à-dire très peu. En fait, tu pesais 2,75 kgs, soit 150 grammes de plus. J'étais extrêmement fière de ces 150 grammes. Tu étais un très joli nouveau-né, tu étais petit, avec un corps rond et tendre. Mais ensuite, vers 2 mois, tu as été malade, et tu as pris l'air d'un petit oiseau déplumé.

A la naissance, tu avais la jaunisse. On t'a donc mis loin de ma chambre, au bout du couloir. Il y avait deux services de natalité : les plus de 3 kgs et les moins de 3 kgs. Nous étions dans le service des moins de 3 kgs, car tu étais un petit bébé. Pour te donner un point de comparaison, ma petite chatte Tizela fait 3 kgs. Donc 2,75 kgs, ce n'est pas grand'chose.

Je pensais que les deux catégories d'enfants étaient séparées pour que les mamans d'enfants plus petits ne soient pas complexées. Mais ce n'était pas cela du tout. C'était parce que les moins de trois kgs avaient droit à 7 repas par 24 heures (5 repas dans la journée, 2 dans la nuit), et les plus de 3 kgs, seulement à 6 repas par 24 heures. Il fallait en effet faire grossir les moins de 3 kgs. Ceux-ci étaient près du service des prématurés, des bébés arrivés à moins de 7 mois, voire moins de 6 mois.

Il y en avait un qui était arrivé à moins de 5 mois et pesait 750 grammes. Il avait des jambes minuscules, grosses comme des doigts. Les infirmières le maniaient avec une incroyable douceur. Ce petit bonhomme était dans une couveuse très petite, et il courait dans sa couveuse, qu'il parcourait tout le temps en rampant. C'était incroyable de voir ce petit être qui n'était même pas de la taille de la poupée blonde de ma cuisine. Il mesurait 20-25 centimètres car il n'avait pas eu le temps de grandir et grossir dans le ventre de sa maman. Il est sorti du service quand il a pesé 2,5 kilos comme les autres. Cela a pris 3 ou 4 mois. Sa mère venait le voir tous les jours, car elle avait quitté l'hôpital. Le docteur Donnet, chef du service de pédiatrie a fermé le service des prématurés au public, car les gens venaient le voir par curiosité et il trouvait cela indécent.

J'étais dans une chambre avec une dame qui habitait boulevard Magenta et avait une petite fille. On a eu le projet de les marier elle et toi, mais j'ai ensuite perdu sa trace.



A deux ans, avec mon grand père

Je suis restée très longtemps à l'hôpital, pendant 3 ou 4 semaines, car j'avais un lait très léger, et à l'époque, on ne savait pas reconstituer le lait maternel. Et c'était important, pour les prématurés, d'avoir un lait maternel très léger. Le stockage du lait de femme n'existait pas. Alors, on m'avait gardé et on me tirait le lait toutes les deux ou trois heures comme à une vache pour les prématurés. On était donc dans ce service toi et moi. On y était très bien traités. Tout le monde te connaissait. L'infirmière s'était attachée à toi, car elle te voyait plus que les autres. Elle te coiffait à l'aiglon avec une crête sur la tête. Il y avait aussi une vieille sage-femme qui reconnaissait les cris des bébés. Elle comprenait ce qu'ils disaient : s'ils avaient faim, mal, froid. Il y en avait un qui criait toute la journée. Il n'arrêtait pas de pleurer. Elle avait compris qu'il souffrait : il avait les testicules retournés et coincés. Il a fallu l'opérer. Sans elle que serait-il devenu ?

Quand elle te langeait, elle disait de toi : « *comme il est bien fait ce petit, regardez ce beau thorax !* »

Quand tu es arrivé au monde et que tu as eu le bon goût d'être un garçon, Bon Papa a littéralement fondu. Il était touchant. Tu étais complètement roux quand tu es arrivé au monde. Et pour lui, qui était un homme du Moyen orient, un bel homme est un homme brun. Il a dit quand il t'a vu : « *C'est le plus beau de tous, c'est le plus brun* », alors que tu avais les cheveux quasiment rouges.

Après la jaunisse, tu nous a quand même fait une maladie : tu avais les pieds gonflés. On était très inquiets, on ne savait pas d'où cela venait, on avait beau te masser, te baigner, tes pieds étaient toujours gonflés. Et puis cela a disparu tout d'un coup, sans qu'on sache pourquoi, comme c'était apparu.

Il y avait une petite fille qui te ressemblait beaucoup. Les infirmières, au moment du repas des bébés, les prenaient par 5. Un jour, elle n'avait qu'un bébé. Je lui ai dit : « *donnez-le moi, c'est mon fils !* » « *Non, non, ce n'est pas le vôtre !* ». Et effectivement, ce n'était pas toi, c'était la petite fille. Puis elle a dit : « *Bon maintenant, votre fils je vais vous le chercher et tachez de le reconnaître !* » Tu hurlais, car tu étais très goulu. Tu étais emmaillotté dans les langes, des surplus américains.

Je suis partie de l'hôpital à grand regret. J'avais passé trois semaines heureuses. Tu avais bien grossi. Mais mon lait était devenu plus gras et ne convenait plus aux bébés prématurés. On n'avait donc plus besoin de moi. Moi, j'avais peur de rentrer la maison. Cela m'angoissait de m'occuper de toi toute seule. Mais ensuite, je me suis dit « *il y aura maman* » et cela m'a rassurée.



Rue Caulaincourt, vers l'âge de 6 mois

Quand je suis arrivée à la caisse, on m'a compté 23 jours. J'étais scandalisée : « *Mais je veux voir le caissier. On est restés pour me tirer le lait, et maintenant comme remerciement on veut me faire payer le séjour !* ». Finalement, le directeur est intervenu et m'a donné raison. Je n'ai donc rien payé.

Ton arrivée rue Caulaincourt – Ta première année

On est rentré à la maison. Ton lit t'attendait, c'était un joli berceau en osier. On l'a gardé jusqu'à ce que tu aies 7 ou 8 ans. J'étais très fauchée. Pour que tu aies l'impression que tu avais ce qu'il te fallait, j'achetais ce qu'il y avait de plus cher dans les choses bon marché. Je ne pouvais pas t'acheter un appartement, mais je pouvais t'acheter un très beau lit et une très belle layette. On l'avait laissé dressé à la verticale par superstition jusqu'à ton arrivée à la maison. On avait mis des draps bleus, brodés. Le lit était long comme la largeur

d'une petite table, et tu n'en occupais qu'une petite place.

Bon-papa était très fier de toi. Un jour, on lui a demandé de te donner le biberon. Si on lui avait demandé de porter les Saint sacrements ou les Tables de la loi du mont Sinaï, il n'aurait pas été plus attentif à la manière dont il te tenait.

A l'époque, il était malheureux, car il était pratiquement réduit à la faillite. C'était un peu de sa faute. On avait instauré la TVA sur la marchandise, puis on l'a supprimée, et ensuite encore rétablie. Pendant deux ans, il n'a pas compté la TVA à ses clients, et il a dû payer tout l'arriéré qu'il ne pouvait plus répercuter sur personne. Il allait déposer son bilan. Il devait de l'argent aux fournisseurs. Mais à l'époque, je travaillais chez un avocat très performant en matière commerciale. Je lui ai demandé conseil et il m'a dit : « *surtout, que votre père ne pas dépose son bilan, qu'il réunisse tous ses créanciers et qu'il fasse un concordat amiable avec eux.* » Mémé me disait : « *Il n'a de répit que quand il est près de Fabrice et de toi.* » Il venait tous les jours à l'hôpital. Il avait alors 67 ou 68 ans. Quand je suis sortie, je l'ai beaucoup aidé à rétablir ses comptes. A l'époque nous nous entendions très bien.

Donc, te voilà à la maison. J'étais très heureuse, moi dans mon divan, toi dans ton petit lit. C'était agréable. J'avais commencé depuis quelques années ma carrière d'avocat. Et toi, tu grandissais. Mais, à partir de l'âge de 4 mois, tu as été malade. Bernard disait : « *Il ne va pas bien ce petit, il a la fontanelle déprimée* » (les os de la tête, qui ne se soudent que dans le courant de la première année). Tu pleurais beaucoup, tu ne voulais plus manger. On a fait venir plusieurs médecins dont Henri Samama. Son père était le cousin germain de Bon-Papa Nice. Il a trouvé que tu faisais de l'allergie au lait. On t'a donné du jus de carotte, et tu adorais cela.



A 6 mois, avec ma grand'mère

Tu avais 4-5 mois, tu pleurais comme un petit bébé malade et mémé se promenait dans le couloir en chantant cette chanson : « *Le petit Fabrice s'en va à l'école, avec son cartable sur les épaules / s'il apprend bien ses leçons, on lui donne des bonbons / une pomme rouge pour mettre à se bouche / un bouquet de fleurs pour mettre sur son cœur / c'est pour toi, c'est pour moi / et Fabrice reste à moi* ». C'était très prématuré. Elle chantait cela pendant des heures et tu adorais cette ritournelle simplette et touchante chantée par cette voix musicale. Peu à peu tu as repris du lait des couleurs et du poids et tu as guéri après deux mois bien difficiles.

Tu n'étais pas un beau bébé. Mais à partir de 7-8 mois ou 1 an, tu es devenu un très joli enfant, et tout le monde disait : « *Mon Dieu, qu'il a l'air intelligent, ce petit* ». Plus tard, à trois ans, on était allés à la Boline pour que tu te reposes et on avait rencontré le docteur Cossa, un grand psychiatre. Il t'avait tâté le crâne et il avait dit : « *Quel beau crâne il a cet enfant, il y a quelque chose là-dedans* ». J'ai compris tout à coup pourquoi le docteur Cossa avait une telle renommée. C'est évidemment parce qu'il était génial.

Mais je reviens à tes premières semaines : à notre retour à la maison à la maison, fin Juin-début Juillet, il y a eu une canicule épouvantable. Un matin, j'appelle Mémé et on trouve que tu es chaud. On te tâte, on te prend la température : 40° !! Panique ! On téléphone immédiatement depuis chez le bougnat en bas de la maison. Je ne sais pas pourquoi on n'a pas téléphoné de chez nous. On a appelé le docteur Donnay, chef du service de pédiatrie de l'hôpital. On le supplie de venir. Il dit : « *J'arriverai en fin de matinée ; donnez-lui en attendant un bain à 36°* ». Je te donne un bain à 37°. On te reprend la température : 37°. Un bébé a tout de suite de très grandes chaleurs, car son système de régulation thermique n'est pas en fonction. A l'hôpital, on met directement les enfants qui ont la fièvre sous le robinet. Quand le docteur Donnay est arrivé, tu étais frais comme une rose. C'était chic de sa part de venir. Il t'a suivi un an puis j'ai changé de pédiatre car il a pris sa retraite. Je l'ai regretté.

Te voilà à 7 mois, tu étais déjà très malin et très imbu de ta personne. Tu es arrivé à te mettre sur les genoux et tu t'accrochais aux barres de ton lit. Mais il y avait quelque chose d'insupportable pour toi, c'était le parc. Tu le détestais, car tu y étais comme un hanneton qu'on aurait mis sur le dos. Tu ne pouvais pas te mettre sur le ventre, ramper. Alors depuis ton lit, quand tu voyais le parc arriver, tu te mettais à pleurer.

Puis, quand tu as su monter sur tes jambes, à huit mois, tu as poussé des cris de triomphe. Tu as été très précoce. Dès la fin de ta première année tu étais propre. Tu pleurnichais et Mémé comprenait ce que tu voulais. Tu as dit « *Maman* » ou plutôt « *Mémé* » à 6 mois. Et quand tu étais en état de détresse, tu criais « *Mémé* » plutôt que « *Maman* » car c'était elle qui s'occupait de toi.



A deux ans, avec ma grand'mère

Tu as eu aussi des baby-sitters qui se sont occupées de toi, comme Hélène, une jeune fille d'un bon milieu, fiancée, très catholique, qui faisait cette garde cela pour avoir un peu d'argent mais avec sérieux et tendresse. Elle voulait apprendre à s'occuper de ses futurs enfants.

Mémé avait téléphoné à ses parents pour savoir si elle était vraiment fiancée. Ses parents ont répondu : « *Mais oui, madame elle doit se marier à telle date.* » Par délicatesse elle ne nous l'avait pas dit. Alors, Mémé a autorisé le fiancé à accompagner Hélène quand elle te promenait. On devait surement vous prendre tous les trois pour une petite nouvelle famille.

Cela a duré jusqu'à tes 4-5 mois. Puis, à partir du moment où tu as été malade, Mémé s'est occupée entièrement de toi. C'était à l'époque du jus de carotte. Elle a cessé de travailler. Jusque là, elle avait fait de la représentation pour une série d'articles pour enfants d'une maison de confection tenue par une cousine de Lyon. Il n'y avait donc plus de jeune fille pour te garder.

A cette époque, nous fréquentions beaucoup ma cousine N. et ses enfants de ton âge : Luc qui avait 5 ans de plus que toi, Pierre et Romain. Quand Romain n'a plus eu besoin de son landau, on te l'a passé, et l'année d'après nous l'avons rendu pour Maya qui venait d'arriver. Quand à ta poussette, c'était celle de la fille d'Anatole Dauman.

Tes premières vacances

Tu n'es pas parti de Paris avant l'âge d'un an. Bon papa et Mémé sont partis à Nice pendant l'hiver 1958. Nous sommes restés, toi et moi, à Paris. Quelqu'un te gardait à la maison pendant que je travaillais. Puis Bon-papa et Mémé sont revenus et en juin, et nous sommes partis à Nice. A 13 mois, nous sommes allés tous les deux à Saint-Jean Cap Ferrat. C'étaient des vacances délicieuses dans un hôtel proustien avec un grand salon, des maîtres d'hôtel qui servaient à table en gants blancs, des femmes de chambre virevoltantes un et cuisinier poète. Il s'appelait l'hôtel pension *della Robbia*. Mais l'année d'après, cela avait déjà changé.

Quand j'allais diner, je te laissais dans la chambre. Comme c'était un diner un peu habillé, je mettais une robe, et quand je rentrais tu n'étais pas endormi. Tu attendais que je mette une chemise de nuit et alors tu disais « *ahhh* », car cela voulait dire que je ne ressortirais pas. Tu étais difficile pour manger, alors je te donnais de la nourriture spéciale. J'apprenais au chef de l'hôtel à faire de la nourriture pour les bébés, et avec beaucoup de bonne grâce ce jeune chef étoilé apprenait de moi la cuisine pour enfant qui lui semblait vraiment étrange par sa simplicité.

Je restais très tard dans la chambre pour te faire manger. Les serveuses qui ne voulaient plus attendre m'amenaient le repas dans la chambre. Tu ne mangeais presque pas à cette époque, et tes repas étaient une véritable lutte.



A 14 mois, avec les « catons », à Aix-les-Bains Nous sommes revenus à Nice, Et tu es reparti en vacances avec Mémé et Bon papa à Aix-les-Bains. Dans la même maison il y avait avec une famille de trois ou quatre petits garçons, frères ou cousins, qui étaient des grands : ils avaient au moins 4 ou 5 ans. Tu leur courais après dans le jardin en criant : « *Catons, catons* » en agitant ta pelle et ton seau pour les attirer. Cela voulait dire « *Garçons* ». Mais ils n'étaient pas très bien disposés envers toi. Ils reportaient soigneusement sur toi le mépris des 6-7 ans à leur égard. Ils ne se retournaient pas, et toi, tu pleurais. Mémé leur parlait, les appelait par leur nom, les traitait en « grands ». Alors, ils venaient jouer avec toi et tu étais content. Tu savais dire « *Mémé, Maman, merci, non* » comme tous les enfants, et distinguer les heures de la journée. Tu donnais de signes d'intelligence non négligeables. Quand Bon-papa revenait de sa cure, tu allais tout de suite lui chercher ses pantoufles. Et cela le bouleversait. Tu avais à peine plus d'un an.

L'année d'après, nous sommes retournés à Aix-les Bains. Tu étais tombé amoureux d'une jeune femme qui était une colocataire. Elle travaillait au Casino d'Aix-les-Bains, peut-être comme danseuse, et était là avec son mari. Toi, tu l'attendais le matin dans ta petite robe de chambre jaune citron. Quand elle sortait, tu lui courais derrière en l'appelant : « *P'tite dame, p'tite dame !!* » Alors elle te prenait dans ses bras et tu étais content. Tu étais vraiment amoureux d'elle et tu ronronnais littéralement. Elle n'avait pas d'enfants et son mari trouvait cela très drôle. On lui a demandé s'il était jaloux, et il avait répondu, très sérieusement, que non. Pourtant, tu étais très séduisant dans ton petit peignoir jaune de poussin.

Nous avons continué à aller à Aix-les Bains jusqu'à ce que tu aies 5 ou 6 ans. Puis, nous sommes allés à Evian.

Vie quotidienne à Paris pendant ta première année

C'étaient la croix et la bannière pour te faire garder. On te faisait garder par la concierge de la rue Caulaincourt, madame Fayolle. Quand il y avait eu une grande canicule, à l'été 1958, elle avait eu l'idée de te donner de l'eau toutes les 1 ou 2 heures, et nous avons apprécié cela. Mais il y avait en face une autre concierge et le quartier avait été scandalisé que je te fasse garder par elle, car elle avait très mauvaise réputation et sa loge était très sale. Tu avais un grand landau, comme on en faisait à l'époque, avec de grandes roues. Cela tanguait, comme un bateau.

Au cours de cette première année de ta vie, si merveilleuse, je n'avais pas encore l'habitude d'avoir un enfant. Quand je voyais une femme avec un enfant dans la rue, je l'enviais. Puis j'avais un coup au cœur en me disant : « *Moi aussi, j'en ai un à la maison* ». J'ai eu le même sentiment quand j'ai eu le premier tourne-disque, mais pour toi, c'était plus violent.



A Aix-les-Bains à deux ans, avec mes grands-parents et ma mère

sauf la maladie dont je t'ai parlé, qui t'avait obligé à ne boire que de l'eau et du jus de carottes.

Je suis triste en te parlant, car cette première année qui me procure tant de souvenirs, la joie d'acquiescer un à un de tous les vêtements achetés pour toi, les objets accumulés, toutes ces choses qui m'ont pris tout un an à rassembler, les joies des premiers balbutiements l'angoisse des petites maladies, la fierté de tes progrès ne sont résumées qu'en quelques phrases.

A la fin de ta première année, tu as fait tes dents, mais tu n'as pas été malade,

A partir de 6 mois, tu as commencé à avoir de l'intelligence et du raisonnement. Tu commençais à reconnaître les gens : Mémé, moi, Bon-papa. Tu préférais Bon-papa car c'était plus confortable dans ses bras où tu devais avoir un sentiment de sécurité. Et lui ne rechignait pas à te prendre dans ses bras. Un soir, il était resté tout seul avec toi et t'avait tout préparé comme si c'était un rite religieux, et quand on était revenues, il avait tout raconté : comme le récit d'un rite qu'il avait su respecter scrupuleusement.

Mémé était très pratique, elle savait ce qu'il fallait faire pour que tu sois bien. Moi je t'adorais, mais j'étais moins réaliste, je te prenais dans les bras pour te cajoler tendrement. Mémé insistait davantage sur la réalité, les heures régulières. J'avais un rapport passionnel avec toi. Tu as tout de suite pigé que tu pouvais me faire marcher.

Tes premiers mots d'enfant

Dès que tu as pu parler, tu as dit des choses extraordinaires. Quand tu avais deux ans, je t'ai dit un jour : « *Tu es insupportable, Fabrice !* » Et tu m'as répondu : « *Eh bien c'est comme ça, il n'y a rien à faire, le Bon Dieu t'a donné un très méchant petit garçon, on ne peut rien faire.* » Cela m'avait sidérée. Je ne sais pas ce qui se passait dans ta tête. Une autre fois, Mémé t'avait dit : « *Fabrice, tu es insupportable !* » et tu lui avais répondu : « *Vous êtes bien obligés de me supporter, puisque je suis votre enfant* ».

Le 8 octobre 1959, un homme, Gagarine, avait pour la première fois quitté l'atmosphère terrestre et échappé à la pesanteur. Nous étions dans un taxi, Mémé, toi, moi, Bon-papa et Mamie Nice qui venaient d'arriver à Paris et que nous avions accueilli à la gare. Mémé, très impressionnée par la

nouvelle, dit : « *Je ne monterai jamais dans la lune Renée sans doute non plus. Mais Fabrice ira peut-être, lui.* » Et toi, scandalisé, tu réponds, du haut de tes 16 mois « *Bébé Lune ? NON.* » Nous étions tous sidérés, ayant cru que tu ne comprenais pas. Or, non seulement tu avais compris mais répondu !



A un an, avec mon oncle et ma tante

blanche, il l'a mise sur son bras, il s'est penché vers toi et il a dit : « *Fabrice, que veux-tu que je te serve ?* » Et tu lui as répondu du tac au tac : « *Qu'est-ce que vous avez à me proposer ?* » Il est resté comme ça, bouche bée. Trois ans !!!

Tu étais génial quand tu avais deux ou trois ans. Même ton oncle Bernard avait dit : « *Ce bébé est génial* ». A deux ans, tu parlais couramment. Pour l'anniversaire de tes 3 ans, je t'avais amené diner dans le restaurant de notre voisin, monsieur Touati. Il avait demandé que nous venions à 7 heures du soir, car après il y avait un petit homme assez laid qui chantait des chansons obscènes qui plaisaient au public du restaurant. Et cela le gênait de chanter ces chansons devant toi. Il avait raison car tu les aurais immédiatement retenus. Nous étions donc à l'une de ses tables. Monsieur Touati a pris une serviette

Nous avons acheté une télévision. Tu étais devant le poste et ton oncle Bernard t'avait dit : « *Fabrice, il ne faut pas mettre trop près devant la télévision, cela donne une cataracte.* » Et tu lui as répondu : « *Et ça se traduit comment, une cataracte ?* ».

A l'époque de tes 2 ans et demi. Tu récitais entièrement *Pierre et le Loup*. Un jour tu t'étais mis à le réciter dans l'autobus, et comme tu étais petit pour ton âge, tu avais l'air avoir un an et demi. Les gens étaient ahuris. Ils se demandaient si c'était vraiment toi qui parlais, surtout que tu t'exprimais avec autorité : « *Ecoutez bien, voici l'histoire de Pierre et le Loup.* » A deux ans, les bébés sont encore en poussette.

A ce moment-là, tu commençais à jouer tout seul dans ta chambre. Tantine avait une amie charmante, Liliane, qui me disait qu'il fallait absolument qu'on te mette en contact avec d'autres enfants. Elle avait raison, car dans la famille, il n'y avait que des adultes et aucun autre enfant.

Quand tu parlais de ta famille, tu exposais ton organigramme personnel: « *J'ai ma Mémé, mon Bon papa, ma Maman, ma Tantine, mon Bernard, et mon Gilbert. Celui que je préfère c'est Bon-papa, parce que c'est le plus obéissant.* »

On sortait beaucoup avec Gilbert qui n'était pas encore marié. Tu avais trois mois et Gilbert était attendri par toi. Il était encore assez près de son retour d'Auschwitz. Bernard par contre était assez froid. Il était un peu agacé par ton côté « enfant gâté », et il voulait que tu aies une éducation très sévère. Il exigeait que tu te couches à 8 heures du soir, et cela faisait des scènes de famille. Tu n'étais pas commode, tu prenais des colères irrépressibles. Mémé te disait : « *Quand on a des colères comme ça, Fabrice, il faut apprendre à se maîtriser.* »



Vers trois ans, le 1^{er} mai 1960

De un à trois ans

Tu as commencé à embellir à nouveau à partir de 7-8 mois. Un peu après ton premier anniversaire, tu étais devenu vraiment beau. Les gens s'extasiaient et disaient : « *Cet enfant à l'intelligence sur le visage.* » Autour de toi, il y avait une grande aura d'espérance. Il était admis que tu deviendrais au moins un futur Mozart.

Mais quand on a vu que tu ne faisais pas de symphonies à 16 mois, on a commencé à douter. Dans toutes les familles, on est partagé entre la peur d'avoir un enfant retardé et l'assurance d'avoir un futur Mozart, même si on n'ose pas le dire par pudeur.

Ton grand-père et ta grand'mère ont reporté tout leur amour filial sur toi. Mais cela a été une catastrophe pour toi car tu étais très isolé dans une famille qui te couvait. Ton grand-père et ta grand-

mère t'adoraient, ta mère était tourneboulée par ce don du ciel, Tantine n'avait pas d'enfant, seul Bernard était lucide.

Tu grandissais et tu donnais des signes d'intelligence. Le docteur Donnay avait pris sa retraite. Tu avais un nouveau pédiatre qui s'appelait le docteur A. Il reconnaissait ta précocité mais disait : « *Ne vous méprenez pas, madame, cet enfant est très précoce, cela ne veut pas dire qu'il sera très intelligent* ». Il était installé dans la maison du cercle militaire sur la place saint Augustin. Dans un bel appartement arrangé dans un goût un peu snob. Il avait 3 ou 4 enfants. Il a eu une fin tragique, il s'est suicidé. C'était un juif intellectuel, sensible, mondain.

Un jour, j'avais fait un rêve épouvantable : tu étais malade. Le docteur A. venait à la maison et me disait : « *Il n'y a pas grand espoir* ». Je n'ai jamais plus voulu revoir le docteur A.. J'avais raconté mon rêve au docteur Boileau, un ami psychiatre, et celui-ci, au lieu de faire l'analyse freudienne de mon rêve, est parti d'un grand éclat de rire en disant : « *Quand je pense à ce pauvre docteur A. qui doit se creuser la tête pour savoir pourquoi il a perdu une cliente* ».

A l'époque, bien qu'on m'ait plusieurs fois conseillé de le faire, je ne t'avais pas mis en classe. Tu étais gardé à la maison par des bonnes. Puis Mémé a quitté son travail de représentation pour te garder. Pendant ton enfance, tu as été élevé par Mémé, au point que quand tu étais en état de détresse, tu criais « *Mémé* » et non « *Maman* ». Une fois, tu avais failli tomber de la fenêtre du couloir et tu avais crié : « *Mémé, au secours !* » Tu avais 2 ans et demi.



Vers l'âge de quatre ans, à Nice

Vacances à Vallorcine avec les V.

A l'époque, nous étions assez liés avec ma cousine N. et son mari L. En 1959, nous étions partis avec eux passer les vacances de Noël dans une maison sans chauffage central, avec seulement des poêles chauffés au bois. Il y avait trois adultes et six enfants : Claudine (la fille d'une sœur de L.), Luc, Pierre, Romain et Maya qui avait un an et demi et toi. Ce pays s'appelait Vallorcine. C'était presque à la frontière suisse. Nous avons passé là-bas des vacances très gaies mais très pénibles. Il faisait un froid abominable et nous nous chauffions seulement avec un poêle à bois qui ne tirait pas. Il fallait mettre des bûches toutes les 6 minutes.

Je dormais au premier étage dans une sorte de dortoir avec L., Claudine, Pierre, Romain, et toi. Et jusqu'à trois heures du matin, je mettais des bûches dans le poêle. Je ne dormais pas car j'avais peur qu'on soit asphyxiés. Je m'écroulais à 3 heures du matin et L. se levait et venait mettre des bûches à partir de 5 heures. On avait terriblement froid entre 3 et 5 heures du matin. L. ne faisait pas de ski car il passait son temps à couper du bois pour pouvoir le mettre dans le poêle.

A côté de nous, il y avait des amis de L., architectes comme lui, qui s'appelaient les D. Ils avaient 4 enfants. A un moment donné, il y a eu des avalanches sur l'autre versant de la montagne. En principe, on ne risquait rien, mais le bruit de l'avalanche était absolument terrifiant, comme le tonnerre mais en beaucoup plus fort. Cela faisait vibrer la maison. Les D., qui étaient un peu plus exposés que nous, sont venus habiter dans notre maison. On était alors 5 adultes et 10 enfants. C'était épouvantablement encombré, mais j'en ai gardé un très bon souvenir.

Un jour, j'en ai eu assez. J'ai décidé de te mettre dans une brouette avec Maya et nous sommes partis tous les trois à l'hôtel. A partir de ce moment, nous avons été beaucoup mieux, mais Maya n'est restée que deux jours. Sa mère N. l'a reprise dans la maison, et les D. sont remontés dans leur perchoir.

Pendant notre séjour à l'hôtel, Maya toi et moi, nous allions déjeuner dans la petite maison. Il y avait 300 mètres à faire. Mais, avec les deux enfants, c'était très difficile de marcher dans la neige, surtout du fait de la réverbération. Je vous tenais l'un dans chaque main. Tout à coup, je sens que les deux petites mains que je tenais de chaque côté me lâchent. Qu'est-ce que je vois ? Vous vous étiez écroulés chacun d'un côté dans la neige comme deux petits tas. Vous vous étiez endormis en marchant, et je ne pouvais plus vous faire avancer. Et pour terminer le chemin, j'ai dû aller vous porter dans les bras l'un après l'autre pour faire 50 mètres à chaque fois. Puis L. est venu me chercher sur la route. Il t'a pris dans les bras et nous sommes allés ainsi vers la maison. Vous avez très peu de différence d'âge avec Maya.



**Vers l'âge de 4 ans,
en septembre 1960, à Nice**

Après, le village a été bloqué par la neige. On ne pouvait plus sortir. Le dernier jour, nous sommes tous allés manger à l'hôtel qui avait fermé. Mais l'hôtelier a eu pitié de nous et nous a fait un plat énorme de spaghettis. On est tous rentrés à Paris et Maya, qui avait attrapé une angine, a eu une grosse fièvre dans la couchette du train.

N. n'avait pas un caractère très facile. Mais ce qui nous a le plus séparées étaient nos opinions très opposées, aussi bien en matière de relations avec la religion que de politique française ou de questions internationales, notamment sur le Proche-Orient. Je l'ai beaucoup regretté.

L. avait débuté comme salarié d'une étude d'architectes. Après des débuts difficiles, il a commencé à bien gagner sa vie en collaborant avec sa belle-mère Maya. Il faut voir l'immeuble magnifique qu'ils ont construit au cap de Nice, après le port, là où se termine la baie des Anges. Il a aussi fait les plans du village de Port-la-Galère. Il a d'ailleurs écrit un beau livre où il en raconte l'histoire. A partir du moment où L. a eu un peu d'argent, ses enfants, élevés dans un marxisme pur et dur, mais pleins d'humour, disaient : « *Papa, il vire à la social-démocratie* ».

Pour tes deux ans, un peu avant le séjour de Vallorcine, nous avons fait une grande fête à la maison. J'avais dit à N. : « *Je crois que les enfants ont été contents* ». Et elle m'avait répondu : « *bien évidemment, tu réunis quatre petits garçons avec une chambre pleine de gâteaux et une autre pleine de jouets, évidemment qu'ils sont contents !!* » C'était le matérialisme de N., et aussi du bon sens.

C'était une période heureuse. Je ne me rappelle rien de moi. Tous mes souvenirs sont braqués sur toi comme avec un projecteur illuminé. Je me souviens de toi, non comme d'un petit garçon qui grandit de manière continue, mais par des flashes : à la naissance, nouveau-né, petit garçon, petit bébé de quatre mois malade, bébé de neuf mois qui commençait à pousser des hurlements de triomphe en se dressant son lit ; bébé précoce de 13-14 mois qui commence à marcher et à parler ; à cinq ans, petit garçon tendre...

Je me souviens de toi à 2, à 5 ans. Je ne fais pas de lien entre ces différents enfants. C'est comme si j'avais eu 20 enfants. Entre 5 et 6 ans, tu as été un merveilleux enfant. A 9 ans, tu étais un très beau petit garçon. A 10-11 ans tu étais moins réussi car tu avais pris beaucoup de poids. Tu étais un peu rondouillard. Je voulais qu'il n'y ait pas de pain à table, mais Mémé t'en faisait manger en cachette. Et, naturellement, tu ne mincissais pas... je lui en ai beaucoup voulu. Puis tu as commencé à mincir à partir de 13 ans.

Adolescent, tu étais coiffé à l'afro avec un corps comme une allumette et une énorme coiffure bouffante qui t'a duré jusque vers 15-16 ans. C'était épouvantable. J'ai une photo de toi en Angleterre jouant au rugby coiffé à l'afro.



Vers trois ans

Entre trois et cinq ans

Pour tes trois ans, nous avons fait une grande promenade jusqu'à la place des Abbesses. Nous avons acheté du muguet du premier mai pour toute la famille. Ensuite, nous avons fait une grande fête pour ton anniversaire.

A 3-4 ans on a commencé à t'apprendre à lire. Ta vie manquait alors beaucoup de contacts avec d'autres enfants. Tu étais un enfant solitaire. Tu as commencé à jouer à partir de 2 ou 3 ans avec les petites voitures, puis les petits soldats. Tu t'enfermais dans un monde d'objets. Tu as commencé des collections. Puis, quand tu avais 5 ans, on faisait venir des enfants à la maison pour jouer avec toi. Mais tu es resté très solitaire. Puis, en 1962, on t'a mis à la petite école de la rue Lamarck. Tu détestais cette école. On t'y avait mis à Pâques, et non à la rentrée de septembre, ce qui rendait

l'assimilation avec les autres enfants déjà habitués les uns aux autres plus difficile. Je t'ai demandé « *qu'est-ce que tu fais à l'école ?* » « *J'attends que tu viennes me chercher !* »

Pendant l'hiver 1961-1962, il faisait très froid, j'allais visiter les prisonniers. Les gardiens de prison te mettaient dans une petite salle d'attente pour les enfants des visiteurs, tandis que je voyais mes clients. J'avais rencontré une consœur roque et pleine de bon sens qui m'avait dit : « *Votre fils n'est pas à sa place ici, il faut qu'il aille à l'école, pas qu'il traîne en prison.* »

Puis je t'ai mis à la maternelle, mais tu préférais traîner au Palais avec moi. Un jour, je t'avais laissé à la buvette des avocats. Tu en es parti pour me retrouver et tu as traversé tout le Palais pour arriver chez Monsieur Lavedan, un juge d'instruction dont tu m'avais entendu parler.

Une autre fois, j'avais une affaire à plaider. Il y avait un garde qui s'appelait L. G. C'était une honte pour sa famille, de haute bourgeoisie, qu'il soit garde au Palais. Mais lui en était très fier. Je le connaissais de longue date. Je t'asseyais sur un banc devant la 14^{ème} chambre sous sa garde. Un jour, il n'était pas là et je t'assois seul sur le banc. En revenant, je te trouve dans une grande conversation avec un monsieur. C'était un plombier qui avait fait un chèque sans provision. Il cherchait un avocat. Tu lui as dit que j'étais avocat. J'ai plaidé pour lui, mais j'avais peur qu'on m'accuse de faire racoler mes clients par mon fils de 5 ans à l'entrée du tribunal.

Cette affaire m'a laissé un souvenir pittoresque. Le président était un fort en gueule très peu répressif. Mon client arrive. A l'époque, faire un chèque sans provision était assez grave. Le président dit, demi-sommeillant : « *Chèque sans provision. Bon... nom ; âge ; date de naissance ; domicile ; profession...* » « *Plombier* » « *Plombier !* » bondit le président, demi-levé et comme ébloui. « *Mais c'est très rare, un plombier, ça doit gagner beaucoup d'argent, ça ne doit pas faire de chèque sans provision* ».



Vers 6 ans, à Aix-les-Bains

Il se calme, il se rassoit. « Dans quelles circonstances avez-vous établi ce chèque sans provision ? » « Qu'est-ce que je dois dire ? » me demande le client. « Dites comment ça s'est passé. » « Je me suis trompé. » « Vous n'avez jamais été condamné, c'est la première fois que vous passez devant le tribunal ? ».- oui - « Maître, vous avez la parole » « BLA BLA BLA » - « Merci maître ». Il demande au procureur ses réquisitions : « Application de la loi. » « Le tribunal constate l'existence d'un chèque sans provision mais dispense de peine. »

Le président devait en vain chercher un plombier et a du se retenir de demander son concours professionnel à celui-là.

Tu partais souvent à Nice avec Bon-papa et Bonne-maman. Ma cousine Jacqueline habitait Nice et avait déjà tous ses enfants : Martine, Jean-Paul et Renée. Elle est arrivée à Paris quand Jean-Paul avait 7 ou 8 ans. Nous les fréquentions beaucoup. Renée aimait venir à la maison. Elle te faisait du baby-sitting. Elle était très maternelle quand elle était petite. Elle a dix ans de plus que toi.

On t'avait mis à l'école de la rue Lepic en 11^{ème} quand tu avais 5 ans. Vous commenciez à apprendre à lire. Un jour, tu es revenu à la maison et tu avais un livre où tu savais lire des phrases compliquées, comme « le rossignol est un merveilleux chanteur » mais pas « Papa, ta pipe ». Je me suis dit : « On va lui esquinter le cerveau avec cette méthode globale. Il faut leur apprendre à lire à la maison et l'envoyer à l'école quand il saura lire. » Et c'est ce qu'on fait. On t'a retiré de l'école. Mémé t'apprenait à lire et moi je t'apprenais à écrire. Elle avait acheté un livre de lecture syllabique. Elle te prenait entre ses jambes et tu apprenais à lire facilement avec la vieille méthode. Moi, je t'apprenais à écrire. Je m'énervais beaucoup parce que tu n'écrivais pas les r. Tu ne faisais pas la différence entre le i et le r. alors je te disais toujours : « le plateau du r !! ». Je poussais des hurlements. Et tu me disais : « Je veux bien être le plus gentil petit garçon du monde, mais le plateau du r, je n'y arrive pas ».



L'école communale de la rue Lepic

Puis je t'ai amené à l'école à Pâques pour te faire intégrer en 11^{ème} à la rentrée d'octobre. Quand le directeur, monsieur Gillot, a vu comment tu lisais et écrivais, il m'a dit : « Faites-le travailler pendant les vacances et à la rentrée, je vous le mets directement en 10^{ème}. » Et, à la rentrée de 1963, à 6 ans, tu es rentré en 10^{ème}.



A trois ans, à La Colle-sur-Loup

Ta grand-mère paternelle

Mamie-la-Colle, la mère de ton père Frédéric, venait d'une famille de juifs viennois libéraux, intellectuels cultivés. Elle s'est convertie, a épousé un premier monsieur dont elle a eu une fille qui s'appelait Nelly. Nelly avait 7 ou 8 ans de plus que Frédéric. Elle s'est mariée très jeune. Elle a elle-même eu deux fils dont l'un était avocat à Nice et qui est ton cousin germain. Puis Mamie la Colle a rencontré ce monsieur Towarnicki, qui était un noble polonais et dont elle a eu Frédéric qui est né le 6 novembre 1920.

Puis elle s'est séparée de ce monsieur, et est venue à Nice où elle a rencontré le beau-père

de Frédéric, Monsieur Magaglio, avec lequel elle a été mariée jusqu'à dans les années 1952-53. La séparation a été pénible pour elle. Ils avaient fait une belle fortune. Ils avaient une maison à La Colle-sur-Loup et un beau commerce. Il avait dit que si elle acceptait le divorce, il lui laissait tout. Mais elle n'a pas accepté, et elle a fini dans une grande gêne matérielle.

Quand tu avais trois ans, elle avait encore sa maison de la Colle-sur-Loup et son magasin de Nice. Nous étions allés passer les vacances dans cette belle maison très grande, entourée par une vigne qui descendait jusqu'en bas de la colline. On entrait par une allée ombragée qui aboutissait à une petite piscine. J'ai des photos de toi te baignant et même pêchant dans cette piscine.

Mamie la Colle était très seule. Frédéric n'était pas un fils très attentionné, son mari l'avait abandonné. Elle était toute contente que tu sois là. Elle a dit plus tard que cela avait été une des périodes les plus heureuses de sa vie. Elle avait dit : « *Maintenant qu'il y a Fabrice, tout mon amour s'est reporté de Frédéric pour Fabrice.* » Mais ce n'était pas tout à fait vrai ... Une sorte de dépit maternel.



Dans la piscine de la Colle-sur-Loup avec ma mère

Pour aller à la Colle-sur-Loup, on descendait du bus et on devait faire 200 ou 300 mètres à pieds. Je te prenais sur mon dos, je faisais du stop et les gens s'arrêtaient toujours. Le soir, on dînait tous les trois ensemble au jardin. J'avais la plus belle chambre, et tu avais une chambre à toi. Nous avons passé tous les trois des vacances très agréables.



Devant la maison de la Colle-sur-Loup

Ton opération de l'appendicite

L'année d'après, j'étais restée à Paris, où je remplaçais des confrères pendant les vacances d'été. Tu étais parti à Nice avec Bon-papa et Mémé, en juillet et au début du mois d'août. Tu as eu une crise d'appendicite. Le docteur Moricet t'avait fait hospitaliser et opérer dans une clinique abominable, Saint-Antoine. J'ai tout laissé tomber et j'ai pris l'avion pour venir à Nice. Et quand je suis arrivé, tu avais fait une mauvaise sortie d'opération, avec une infection intestinale post-opératoire, qui te donnait des diarrhées récurrentes. Tu te déshydratais, tu souillais ton lit. Il y avait une infirmière à qui j'ai dit : « *Il faut le nettoyer.* » Et l'infirmière me répond : « *Ce*

n'est pas la peine, il va recommencer. » Je l'aurais giflée.

J'ai dit au docteur Moricet : « *Je vous tiens pour responsable de la vie cet enfant. Trouvez-moi un pédiatre dans l'heure qui vient.* » Il a eu peur, et il a trouvé un pédiatre dans l'heure, le docteur Martin, de l'hôpital Lanval (qui avait été construit dans les années 1910 ou 1920 par un prince russe). A Saint-Antoine, on t'avait faite une intraveineuse, mais l'eau ne coulait pas bien. Tu n'étais pas réhydraté et tu avais une énorme bosse sur le bras. Quand le docteur Martin t'a vu, il t'a enveloppé dans une couverture, et il t'a mis dans sa voiture personnelle, pour partir d'urgence à l'hôpital Lanval. Il a téléphoné au commissariat et pour faire le parcours, un motocycliste nous a ouvert la voie.

A l'hôpital Lanval, tout était prêt pour te recevoir. On n'a fait aucune formalité, on t'a mis dans le lit et 30 mns après ton départ, tu avais un goutte-à-goutte. Tu étais tout propre dans un petit lit avec une infirmière spéciale à ton chevet. Tu as repris très vite des forces, tes intestins ont été drainés, et la diarrhée s'est arrêtée en 24 heures.

C'était ce qu'on appelle une toxicose post- opératoire. Plus tard, le chirurgien de Saint-Antoine a dit au Docteur Martin : « *Mais la toxicose se serait arrêtée.* » Et le docteur Martin lui a répondu : « *Mais si elle ne s'était pas arrêtée ?* » et l'autre n'a plus rien dit.

On t'a laissé à l'hôpital 8 jours. Tu étais un pauvre petit garçon échoué seul dans une chambre pour malades graves. Les infirmières y étaient de soeurs de Saint-Vincent-de-Paul qui portaient encore la belle cornette de leur ordre. Chacun des membres de la famille venait te faire faire une visite : ton arrière grand'mère, tes grands' mères, tes cousines, tes tantes... On arrivait à l'avance. On te demandait : « *Fabrice, qui est-ce qui te soigne ici ?* » « *C'est la mariée.* » au moment de leur départ, tu appelais chacune de tes visiteuses en disant : « *reste, couche avec moi, dors à côté de mon lit* ». Chacune était très touchée de la préférence qu'elle pensait que tu lui portais. Et toutes étaient bouleversées de ta solitude.



A la Colle-sur-Loup (?)

Il était arrivé un incident qui illustre la manière dont tu maniais le français à l'époque de tes quatre ans. Tu venais de faire pipi au lit et la « mariée » te gronde gentiment en te disant « *Fabrice, tu aurais pu faire attention* » et tu lui réponds froidement et vivement : « *Vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même, il y a une demi-heure que je vous appelle en vain* ».

En sortant de l'hôpital après l'appendicite, tu étais devenu une petite chose très transparente, frêle. Un jour, tu mangeais avec moi un pan bagnat à Golfe Juan. Les gens me disaient : « *mais madame, cela ne rentrera jamais dans son corps.* » Tu avais été très

mal soigné à Saint Antoine et il n'y avait de médecins dignes de ce nom qu'à Lanval.

Quand nous sommes sortis de l'hôpital, nous sommes d'abord allés habiter chez mamie-la-Colle. Mais, comme j'étais très angoissée, très inquiète pour toi, j'avais besoin d'un réconfort plus solide. Nous sommes donc allés chez Mamie-Nice où nous étions on ne peut plus entourés. Bon-papa et Mamie-Nice nous ont laissé leur chambre, leur lit, et ils ont couché tous les deux sur le petit divan qui est maintenant dans mon salon. Comme si c'était une chose normale que ces deux personnes qui avaient passé 80 ans dorment comme des collégiens ou des scouts sur un lit de 70 cms de large !! Mamie-Nice te regardait et disait avec une nuance de reproche : « *mais il est vide, ce petit, il est vide ! Il faut le remplir avec de la nourriture !* » Et elle t'a rempli avec de la nourriture.

Puis pour que tu te refasses une santé, on est partis à la Montagne. Ton grand-oncle Sam qui s'investissait aussi dans le travail de convalescence entrepris sur toi par toute la famille, nous a emmenés, toi et moi, en voiture à Saint-Martin Vésubie, où il avait retenu pour nous une chambre dans le meilleur hôtel. Arrivé à Saint-Martin Vésubie, comme il aimait beaucoup la montagne, la nature et les promenades, il est resté avec nous nous et a ensoleillé une partie du séjour par sa gaieté et son autorité agréables.

Le tonitruant Sam, c'était la débrouillardise et la fête. Mais il savait aussi faire preuve d'autorité. Un jour, il nous invite à déjeuner. Je ne sais pas pourquoi tu refuses de venir immédiatement à table comme on te le demandait, et tu dis : « *attendez-moi, je ne suis pas prêt* ». Alors, il va te chercher avec toute l'autorité dont il était capable, il t'assoit sur une chaise et de dis : « *Fabrice, tu vas manger !* » Tu es resté sidéré de cette autorité car tu avais l'habitude, lorsque tu émettais un vœu, qu'il soit exaucé par tes trois parents référents, Bon-papa, Mémé et Moi.



A deux ans, avec ma grand'mère et mon arrière grand'mère



**Vers un an, avec ma mère,
à Saint-Jean-Cap Ferrat**

mes genoux en me disant : « *maman j'ai la grosse boule* ».

Tu étais chétif : tu pesais 15 kilos. Mais tu parlais très bien, on pouvait avoir une conversation avec toi. Tu dissertais comme un adulte. Tu tenais avec moi de longues conversations à table, au point qu'un de mes voisins, qui était médecin, m'avait dit que je te parlais trop et qu'il fallait laisser l'esprit des enfants se développer plus lentement : « *Mais vous lui parlez trop, madame, laissez-le se reposer* ».

Je me suis trop occupée de toi pendant ton enfance, cela t'empêchait de te mêler à d'autres enfants. Tu as été un petit garçon assez facile, replié sur lui et sûrement très angoissé, car tu venais te blottir sur

Nous n'avons pas fait de grandes connaissances à Saint Martin Vésubie, mais je me souviens que tu ne pouvais te passer d'être soit avec moi, soit avec tonton Sam. Un soir, je t'avais couché, tu t'étais réveillé et tu errais, désespéré, dans le jardin de l'hôtel à ma recherche en chemise de nuit. Une femme de chambre t'avait ramené dans un état pitoyable, en larmes, à la salle à manger où nous étions en train de diner.

Je confonds un peu ce séjour de 1961 avec une autre qu'on avait fait l'année d'avant à la Boline. Il est vrai que Saint Martin Vésubie et La Boline sont deux villages très différents, situés l'un dans la vallée de la Tinée et d'autre dans la vallée de la Vésubie, mais qui se joignent facilement à pieds par un beau chemin qui passe par le col de la Colmiane. Je crois avoir fait cette promenade avec toi, si petit que tu fusses.

L'année d'après, quand tu avais cinq ans, je t'ai emmené en vacances à Tessé-la Madeleine. Je t'ai appris à nager dans la minuscule piscine de l'hôtel. Tu arrivais à faire quelques brasses et j'ai convié Mémé à ce spectacle prodigieux. Je lui ai demandé ce qu'elle en pensait et elle a répondu : « *Il a l'air d'une petite grenouille* ». Cela m'a beaucoup mortifiée.



A six ans, à Aix-les-Bains

Nous sommes ensuite revenus à Paris où mémé a commencé à t'apprendre à lire, ce qui a été très rapide.



Vacances à Perros-Guirec et Combourg

Tu avais 5 ans de demie. Tu étais passé du stade de bébé à celui de petit garçon. En 1962, nous avons passé les vacances de Pâques à Perros-Guirec. Nous étions à l'hôtel d'Angleterre, qui était juché sur une sorte de promontoire surplombant la mer, qui ressemblait à la fois à une colline et à une falaise, entouré de prairies et d'arbres. C'était un très joli paysage. Quand la mer se retirait à marée basse, on voyait d'énormes rochers sortir de l'eau, qui ressemblaient à des silhouettes de sorcières. C'était beau, mais terrifiant.

Vers 5 ou 6 ans, au bord de la mer

L'hôtel était tenu par la patronne et une femme de chambre. Quand la patronne partait, elle fermait le frigidaire de la cuisine à clés. Quand elle était en retard le soir, les pensionnaires n'avaient pas à manger. Je ne sais pas ce qu'elle faisait. Je la soupçonne d'avoir eu un coquin dans la ville de Perros-Guirec, et de s'attarder un peu trop avec lui. Mais je dois dire à sa décharge qu'elle finissait tout de même toujours pas rentrer, et ne nous laissait jamais sauter un repas, même si elle était parfois un peu en retard.

Il y avait dans l'hôtel une troupe de comédiens qui tournaient pour la télévision un téléfilm historique. Le premier rôle et metteur en scène de la troupe était un garçon qui a fait une petite carrière et est aussi devenu speaker à France Culture.

Comme d'habitude, j'ai été malade, très malade, avec une forte fièvre. J'ai eu une crise de reins car nous avons la veille pataugé dans l'eau froide pour ramasser des bigorneaux. Ne sachant pas ce que j'avais, le médecin a dit qu'il ne fallait pas te laisser dans ma chambre, car j'étais peut-être contagieuse. La patronne de l'hôtel t'a prise avec elle pour que tu n'aies pas peur, elle t'a couché dans son lit. Un moment plus tard, tu es venu me voir en disant, indigné : « *Je ne veux pas coucher dans le lit de cette dame, je n'ai pas l'habitude de coucher dans le lit de dames que je ne connais pas* ». Tu as tellement pleuré qu'on a dû se résoudre à ramener ton lit dans ma chambre. Personne n'a voulu résister à un chagrin pareil.

Je me souviens que nous allions nous promener au port de Perros- Guirec où il y avait de nombreux goélands, de très gros oiseaux. Je les trouvais inquiétants, peut-être parce que nous avions trop vu le film de Hitchcock, *Les Oiseaux*.

On était aussi allés se promener le long de la mer le long du sentier des douaniers. C'était très étroit, avec d'un côté la falaise et de l'autre la mer déchaînée. Je ne sais pas pourquoi je t'avais entraîné là ; ça glissait, c'était dangereux. A un moment donné, devant nous, on voit arriver un chien. Et à ce moment-là tu m'as dit : « *Sauve-toi, sauve-toi, moi je suis seulement un petit garçon de rien du tout, mais toi tu es une maman, il faut que tu te sauves.* » Tu te rends compte : pour toi ma qualité d'être une maman était intrinsèque, pas lié à toi. J'étais bouleversée quand tu m'as dit ça.



A un an, avec ma tante à Saint- Jean-Cap-Ferrat

Au mois de septembre de 1961, nous sommes allés avec Bernard et Tantine passer quelques jours dans un très joli village qui s'appelait Combourg. C'était le village d'enfance de Chateaubriand. C'était l'intérieur de la Bretagne qui a toutes les vertus de la beauté, mais n'est pas riante. D'autant que les imaginations étaient remplies de toutes ces légendes bretonnes plus terrifiantes les unes que les autres. C'était surtout la légende de l'Ankou qui me faisait peur. Je n'osais pas sortir de l'hôtel le soir de peur de me trouver nez-a-nez avec l'Ankou. Bernard et Tantine étaient pour toi des autorités tutélaires, surtout pendant les après-midis où j'étais obligée de rester à l'hôtel du fait d'une colique néphrétique.

Un jour, vous êtes allés faire une grande promenade et avez essuyé un grain épouvantable. Tu as été trempé des pieds à la tête et avant de rentrer à l'hôtel. Ils étaient passés dans un magasin où ils t'avaient rhabillé complètement.

Je me suis beaucoup plu à Combourg. L'hôtel était un peu démodé, et j'ai une tendresse particulière pour tous les lieux qui me ramènent en arrière, et à l'époque il y en avait encore. Mais Tantine, Bernard et toi vous êtes beaucoup énervés, car les déjeuners dans l'hôtel, qui était tenu par un chef reconnu, duraient jusqu'à 3 ou 4 heures de l'après-midi. Les repas étaient pantagruéliques. Moi, j'ai toujours aimé les longs repas, non pour la nourriture, mais pour la convivialité et les longues conversations.

Rapports fusionnels avec toi

En racontant l'histoire de ton enfance, je m'aperçois de la grosse erreur que j'ai faite. Je t'ai entouré de beaucoup d'amour et de soins, mais j'aurais mieux fait de t'entourer moins et de te laisser davantage fréquenter d'autres enfants. Tu avais une capacité à rester seul des après-midi entières avec tes jouets. J'ai méprisé les avis que me donnait notamment une amie d'Huguette, pédiatre, qui me disais qu'il fallait te mettre davantage en contact avec des enfants de ton âge. J'ai eu grand tort.

Lorsque tu avais 4 ou 5 ans, j'avais le grand tort ne pas vouloir me séparer de toi, ce qui était bien illusoire car j'étais toujours dehors à courir entre les prisons, les cabinets et les tribunaux. Je te traînais souvent partout avec moi, même à la prison de Fresnes où je te laissais à la garde des surveillants dans la salle d'attente destinée aux familles, qui était vide aux heures de visite des avocats.

Je me souviens d'avoir rencontré une vieille consoeur qui m'avait vertement réprimandée en me disant : « *Ce n'est pas la place d'un enfant ici, vous devriez l'inscrire à la maternelle.* » J'ai donc décidé de t'inscrire à la maternelle. Je ne sais ce qui se passait dans ta tête à l'époque, mais tu as tellement pleuré que j'y ai renoncé.



A trois ans

Vers l'époque de tes 5-6 ans, je ne sais à la suite de quel premier incident – on t'avait offert un petit soldat ou un objet rappelant l'empire – tu t'es pris de passion pour la grande armée. On a commencé à t'acheter des petits soldats et tu en as eu rapidement plusieurs dizaines. Ils faisaient de ta part l'objet d'une grande sollicitude.

Comme je voulais commencer à parfaire ton éducation politique, je t'avais parlé de la révolution française. En te voyant développer cette passion pour un autocrate, j'ai voulu réfréner ton ardeur et je t'ai dit : « *Tu sais, Fabrice, Napoléon, c'était quelqu'un dans le genre de Hitler et Staline* ». Suffoqué d'indignation, tu m'as répondu : « *eh bien, je ne te l'ai pas dit jusqu'à présent parce que tu es ma mère et que je te respecte, mais TON Robespierre, c'était un coupeur de têtes et c'est tout.* » Je n'ai plus eu de discussion politique avec toi. Heureusement que par la suite nos goûts se sont harmonisés !

L'époque de tes cinq ans était de ta part une période de grande tendresse envers moi. J'attribuais cela à une sentimentalité particulière de ta part. Puis, en relisant le Dr Spock, j'ai compris que chaque période du développement de l'enfant correspond aux mêmes réactions. Les trois ans sont une période d'opposition avec des « non » constants, tandis que les cinq ans sont marqués par une grande tendresse. C'était un livre de très grand bon sens. Il disait par exemple : « *Vous attendez un enfant, vous voulez mettre des rideaux roses et bleu ciel à son berceau, mais le bébé, il s'en fout* ». Le livre commençait également par la phrase suivante : « *La naissance est pour l'enfant un événement très désagréable* ». le docteur Spock a été souvent imité, voire plagié, mais jamais égalé.

Au moment de tes six ans, tu as eu une rougeole « confluente », c'est-à-dire que l'éruption des petits boutons rouges était tellement foisonnante que cela faisait comme un masque total où seuls étaient préservés deux ronds blancs qui formaient comme des lunettes autour des yeux. C'était très spectaculaire et je passais mes journées dans l'angoisse jusqu'à ce que Mémé arrive avec son bon sens et se joie de vivre. Elle criait : « *Bonsoir coco, comment tu vas ?* » et tout se remettait en place. Tu n'étais plus qu'un petit garçon un peu malade. A l'époque, je restais à la maison et Mémé allait au bureau avec Bon-papa.

Tu étais soigné par un médecin délicieux qui habitait rue de Naples. Il entra et disait : « *bonjour, est-ce que tu t'appelles Jules ?* » « *Non !* » « *Auguste, alors ?* » « *Non !* » « *César ?* » « *Non, je m'appelle Fabrice, tu ne te rappelles pas ?* » Il s'amusait comme cela avec toi. Je crois qu'il s'est suicidé avec sa femme car ils ont perdu un fils.



Vers six ans

L'année de tes six ans, notre cousine Emilie Gribenski, qui aimait beaucoup les enfants et était très généreuse, t'a offert un Scalextrix. Tu as immédiatement compris qu'en appuyant particulièrement fort sur les manettes, on pouvait faire dérailler les voitures.

En 1962, je suis allé passer les vacances en Israël sans toi, car j'avais peur des attentats et de la trop grande chaleur du climat pour un enfant de ton âge. J'y suis restée trois semaines et cela a été notre première grande séparation. Mais cela n'a été pas été trop grave car ta mémoire était déjà bien formée. Par contre, en 1958, je me souviens qu'à mon grand désespoir, lorsque tu avais passé 15 jours à Nice sans moi avec Bon papa et Mémé, tu ne m'as pas tout de suite reconnue sur le quai quand j'étais arrivée de Paris.

Vers tes 6 ans, il a été question à nouveau de ta scolarisation. On t'a mis à l'école communale et tu es rentré en classe en 11^{ème}. Mais quand je me suis rendue compte de la manière discutable dont on t'apprenait à lire, je t'ai retiré de l'école et on t'a appris à lire à la maison.

L'école communale

Trois mois après, à la rentrée scolaire de 1963, tu es rentré en 10^{ème}. Le directeur de l'école m'avait conseillé de te faire travailler pendant les vacances pour te faire gagner une classe. Tu venais d'avoir 6 ans. Tu as pris tout de suite les choses très au sérieux. Quand je te voyais travailler les quelques exercices que tu devais faire à la maison et connaissant ton caractère entêté, je me disais : « *Heureusement qu'il est travailleur, car sinon je pourrais le tuer qu'il ferait rien* ».

A l'époque de ta dixième, tu avais pour professeur une charmante petite jeune fille dont le mari, qui devait avoir 20 ans, était mobilisé en Algérie. Je me souviens que lorsqu'un enfant était trop insupportable, elle le faisait asseoir sous son bureau, qui faisait une espèce de niche. Un jour, tu as été obligé de m'avouer que tu avais passé une partie de la matinée dans cette situation. Tu étais piteux et apeuré de ma réaction. Et je t'ai dit : « *tu vois, Fabrice, c'est tellement grave que je ne te gronde même pas* ». Cela t'a fait un effet très violent et tu es rentré à la maison extrêmement inquiet pour ton avenir.



Ma classe de 10^{ème}
avec madame Delvay

Tu avais une passion pour les billes et tu en avais chipé. Tu en avais qui n'étaient pas à toi, sans doute plus de 10. Je t'ai demandé : « *combien y-a-t-il de billes qui ne sont pas à toi, rends-les.* » Et tu m'as répondu « 3 ». Cette duplicité m'a beaucoup inquiétée au point que j'ai raconté toute l'histoire à

notre ami psychiatre, le docteur Boileau Danon, qui a éclaté de rire en me disant que cela n'avait aucune importance.



A 8 ans, en Italie, à Abano, avec ma mère

En classe, tu prenais les cours très au sérieux pour toi et aussi pour les autres. J'avais une consoeur, madame Sigwald, qui habitait rue Caulaincourt, et qui avait un petit garçon dans ta classe, Pierre. Un jour, tu abordes sa mère d'un air préoccupé et sérieux en lui disant : « *madame, je dois vous dire que votre petit garçon travaille très mal en classe ; il est 23^{ème}* ». « Ah », fait la mère, et toi ? « 11^{ème} ».

A l'époque, tu as commencé des années d'amitié avec les enfants F. François et Philippe. Philippe était un petit garçon particulièrement beau, vif et insolent, mais avec élégance, comme un gamin de Paris qu'il était. Un jour, nous étions au square Suzanne Buisson. Philippe fait une petite bêtise et un vieux monsieur lui dit : « *Voyons, mon enfant, on ne dit pas ou on ne fait pas ces choses-là. Ce n'est pas bien de la part d'un petit garçon comme toi.* » Et Philippe lui répond : « *Oui Papa !* » Alors j'interviens et je dis : « *Philippe, tu ne dois pas parler comme cela à un monsieur qui te gronde gentiment et tu ne dois rien répondre.* ». Alors il me regarde gentiment et il me dit : « *Oui, maman !* » J'ai toujours gardé beaucoup de tendresse pour Philippe car il était beau et insolent.

Il y avait encore dans Paris et surtout dans Montmartre des figures typiques dont il ne reste presque rien. Il y avait en face de l'école une marchande qui vendait des merveilles qui coûtaient tout au plus 50 centimes, prix adaptés aux finances de ses clients qui n'avaient jamais plus de 7 ou 8 ans. Dès la sortie de l'école, ils traversaient comme une nuée de mouches la rue Lepic et se précipitaient pour acheter des billes, des chewing-gums ballons dans cette petite échoppe du temps d'Aristide Bruand. Il y avait aussi la concierge de l'école communale, dressée comme un cerbère à la sortie pour empêcher les garçons de sauter les deux marches de dénivellation entre le sol de l'école et la rue, ce qui était leur grande distraction et pouvait être la cause de multiples accidents. Il y avait monsieur Gillot, professeur de 7^{ème} en même temps directeur de l'école, monsieur Komor, ton instituteur de 8^{ème}, un peu à la Pagnol, assez élégant. Tu as aussi eu monsieur Boissard en 9^{ème}.



Philippe F.

Tes vacances entre 5 et 10 ans

Ces quelques années se confondent un peu dans ma mémoire les unes avec les autres. La différence venait de la manière dont on passait les vacances. L'année de tes 5 ans, je t'avais quitté pour aller en Israël et tu avais passé tes vacances dans un village d'Auvergne avec Mémé et Fanny, une de tes cousines qui habitait Bois-Colombes. Tu étais blessé et avais subi un vaccin contre le tétanos qui t'avait rendu assez malade. Je ne l'ai su qu'à mon retour. En 1963, l'année de tes 6 ans, nous avons passé notre dernier séjour à Aix-les-Bains. C'est à que tu avais rencontré le cousin Michel Hatem qui

t'avait offert de jolies petites voitures assez coûteuses. Comme j'étais un peu gênée de sa générosité, il m'avait répondu : « *Je ne le fais pas lui mais pour moi. Comme cela il se souviendra de moi toute sa vie.* » Et c'est ce qui s'est passé.



A Abano en 1965 avec ma mère

En 1964, nous avons effectué notre premier séjour à Evian. Nous avons une jolie petite maison, attenante à un château, au bord du lac. Depuis, le château a été remplacé par un immeuble, mais la petite maison est restée. Elle m'a toujours émue chaque fois que je retournais à Evian. Il y avait un escalier extérieur pour monter dans les chambres. Et un beau jardin où nous allions cueillir des kilos de groseilles dans la haie qui entourait la propriété.

En 1965, nous avons fait un séjour en Italie, à Abano. C'est une station balnéaire, entre Venise et Padoue, où l'on trouve des boues volcaniques et des sources thermales qui jaillissent à 90 degrés. Chaque hôtel, jusqu'au plus modeste, avait une piscine d'eau chauffée naturellement par ces sources, avec un service de traitement thermal à base de boues médicales et de bains d'eau volcaniques. Les boues thermales qu'on utilise en Europe viennent toutes d'Abano. Tu te baignais allègrement dans la piscine de l'hôtel. Tu savais déjà assez bien nager depuis de séjour de Bagnols de l'Orne. Mais tu as attrapé une très grosse angine et on a du t'hospitaliser dans un hôpital de Padoue où tu as été bien soigné. Il était tenu par des sœurs. On n'y acceptait pas les visiteuses extérieures quand elles portaient des pantalons.

A cette époque, notre vie à quatre était agréable. Bon-papa Paris et Mémé étaient encore relativement jeunes, sortaient, voyageaient, étaient gais, nous protégeaient. Bon-papa n'avait pas encore été touché par les difficultés psychologiques de la fin de sa vie. Tu étais un beau petit garçon, tendre et intelligent.

Pendant cette période, entre tes 6 et tes 9 ans, j'ai beaucoup aimé tous les étés que j'ai passés avec toi, qui se partageaient entre 3 semaines à Nice et un mois à Evian. Tu aimais la pêche et tu y avais un certain bonheur. L'été de tes cinq ans, on t'avait donné une ficelle attachée au bout d'un bâton, munie d'une aiguille recourbée. On n'avait mis ni hameçon ni appât. Tu pêchais sur le bord du lac au milieu de messieurs graves qui te regardaient de travers parce que tu parlais trop fort, munis d'appareils de pêche compliquée et sophistiqués, des cannes à pêche de toutes longueurs, des moulinets, des hameçons et des appâts de toutes sortes, réels ou factices. Bref, ce qui fait un vrai pêcheur... sauf le poisson. Personne ne prenait rien autour, et tu as fini par attraper une épinouche, au grand dam des pêcheurs alentour, tous bredouilles.

Tu prenais grand soin qu'on t'amène pêcher vers midi parce que tu disais qu'à ce moment les poissons devaient avoir très faim. Cette passion qui t'a tenu des années immobile au bord du lac de Genève t'a quitté lorsque tu avais 9 ans.



Vers 10 ans, avec ma grand'mère et ma cousine Nathalie (à Evian ?)

L'été de tes 9 ans, tu as vécu un drame que nous avons mis sur le compte de ta jalousie alors que tu vivais un drame d'abandon déclenché par la naissance de Nathalie. Un jour, tu avais poussé l'agressivité jusqu'à casser tous ses biberons et nous étions désolés de ce que nous estimons de très mauvais augure pour ton avenir.

Tu grandis, je t'emmène à l'étranger, je me souviens de notre départ d'Evian où tu étais avec tes grands-parents et Mamie Nice, et où je suis venu te chercher pour Palinuro dans le sud de l'Italie. Nous sommes partis d'Evian et nous avons passé une soirée à Chambéry dans un hôtel démodé et plein de charme, puis nous avons pris un train jusqu'à Naples. Ce voyage a passé comme un rêve, car j'étais heureuse de t'emmener avec moi.

A Palinuro, tu t'étais fait une réputation de petit intellectuel et tu passais tes soirées à jouer aux échecs, très bien comme il arrive souvent à certains enfants qui ensuite oublient. Tu avais 11 ans mais tu ne voulais pas aller danser le soir comme j'essayais de t'en persuader, car je pensais à juste titre que c'était une manière de te faire passer tes complexes de solitude. Effectivement, bien plus tard, c'est par la danse que tu as acquis un équilibre et une connaissance de toi-même.

Je me rappelle qu'on nous donnait une viande d'un goût étrange, dont je n'ai jamais su exactement si c'était une viande de buffle ou quelque chose d'autre (peut-être du minotaure ?). Tu étais un enfant poli, mais tu exprimais ton dégoût avec force : « *Mon dieu, maman, ce que cette pauvre bête a du être mal nourrie pendant qu'elle était vivante pour sentir aussi mauvais une fois cuisinée* ». Difficile, après cela, de te forcer à manger du beefsteack.

Principes et efforts éducatifs

Je me demande avec le recul du temps, alors que toute ma vie tournait autour de ta santé, de tes résultats, de ton développement, de tes possibilités, si j'ai jamais eu un programme éducatif construit. Je crois bien malheureusement que non. J'ai eu la chance que tu sois bien travailleur, car j'aurais été bien incapable de te redresser dans le cas contraire.

La seule initiative que j'ai prise pour ton éducation et qui était sensée a été d'aller vivre avec Bon Papa et Mémé pour que tu ne sois pas un enfant seul avec une



Vers 12 ou 13 ans

mère célibataire, mais un enfant qui grandisse au sein d'une vraie famille. J'ai bien fait, même si cela n'a pas été particulièrement bénéfique pour moi.



Vers 10 ans

Je voulais t'orner de toutes les vertus d'un petit garçon. Je t'ai donc amené à différentes maîtresses de piano, à commencer par la chère demoiselle Merker qui était bien vieille, et deux ou trois autres dame de bon aloi qui t'ont enseigné les sonates de Beethoven et les pièces pour enfants de Schumann. Tu t'es pris au jeu et tu faisais des progrès très sensibles au piano. Tu étais arrivé, à l'étonnement de ton professeur, à jouer la première partie de la sonate au clair de Lune à peu près correctement. Et quand elle t'entendait, elle s'écriait : « Ah, mais il y arrive, il y arrive ! » Elle avait l'air étonnée elle-même de son propre résultat. Ensuite, tu as abandonné le piano, mais tu l'as heureusement repris, quelques années plus tard, avec une charmante vieille dame qui te faisait faire plus ou moins du piano bar, de l'improvisation et des chansons françaises. Elle t'a fait aborder la musique sans complexes comme sur une terre facile et elle t'a fait faire des progrès qu'aucun professeur classique ne t'avait fait faire jusque là. Je regrette beaucoup que tu aies arrêté de faire du piano car tu avais un petit don indéniable.

Toujours sur le plan du rêve, ne te voyant pas devenir Paderewski ni même Pavarotti, je me suis rabattue sur une carrière à la Tino Rossi, car tu avais un joli brin de voix, une voix de ténor, légère et clair, particulièrement juste. Mais ta carrière de Tino Rossi a tourné court ou plutôt n'a jamais commencé que dans mon imagination.

Tes vacances entre 10 et 15 ans

Tu as entre 12 et quatorze ans. Tu pars en vacances comme tous les petits français apprendre l'anglais avec English Home Holidays. Tu m'envoies des photos de toi en rugbyman *so british*. Je ne me rappelle pas combien de séjours tu as fait en Angleterre. Tu es en 5^{ème}, 4^{ème}, 3^{ème}. Bon-papa et Mémé acceptent de modifier la disposition de l'appartement de la rue Caulaincourt pour que tu aies un semblant de chambre à toi. Tu agrandis ta collection de petits soldats. Personnellement, je m'amuse beaucoup avec ton train électrique : des passages à niveau téléguidés, des aiguillages commandés à distance, de lampadaires qui s'allument et s'éteignent au passage des trains, toute une bimmeloterie ravissante et coûteuse pour laquelle je me ruinais un peu.



Vers 14 ans en Angleterre

Nous passons nos vacances ensemble. Nice Evian ; les promenades entre Evian et Lausanne que j'aimais tant, le vieil hôtel des Nations à Evian, la charmante pension de famille en 1970 au dessus du lac où pour une fois tu ne t'es pas ennuyé et où tu as fait la connaissance d'une petite rémoise

charmante avec laquelle tu passais toutes tes soirées. Je pense que c'est la première fois que tu as flirté avec une petite jeune fille. Quand tu es rentré à Paris, tu m'as dit d'un air très décidé que tu allais passer la journée du lendemain à Reims. J'étais perplexe, je ne savais pas si je devais accepter ou pas. C'était un peu risqué pour un petit gamin de 14 ans qui n'avait jamais voyagé seul, mais c'était risqué aussi de te traiter comme un bébé et je ne savais quel parti prendre. Tu as résolu le problème car le matin du départ, sans doute étonné tout de même de ta propre témérité, tu as décidé que tu n'allais pas à Reims.



Vers 15 ans

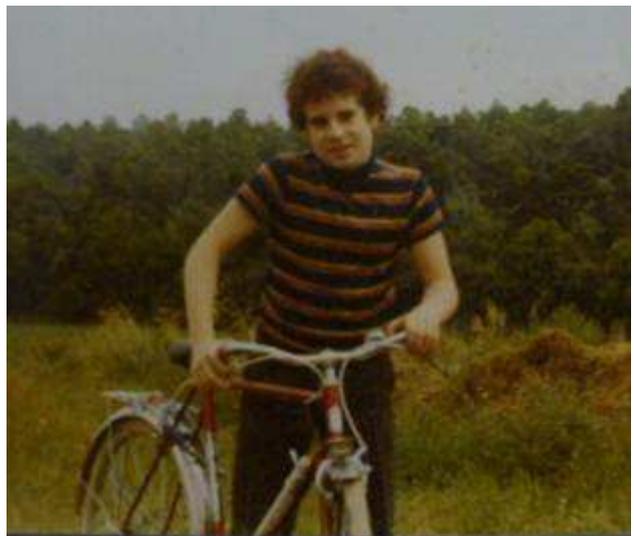
L'année d'après, nous sommes partis de nouveau dans le même hôtel. Tu avais 14 ans et tu étais très agité par ce nouveau séjour. Hélas, un seul être vous manque et tout est dépeuplé : la petite jeune fille n'était pas là. Tu étais très dépité et tu étais déjà trop grand pour que les baignades dans les piscines et les parties de ping-pong compensent cette désillusion. Tu as dû passer de bien mauvaises vacances. Quant à moi, bêtement, je ne voyais qu'une chose : tu étais là.

J'étais moi-même encore jeune et je me souviens que j'étais sortie de mes coliques néphrétiques. J'ai toujours été une bonne marcheuse jusqu'à ces derniers temps. Nous avons fait la promenade aller et retour Evian-Thonon-Evian, ce qui représente plus de 20 kilomètres, dans l'après-midi.

Les soirées à Evian étaient faciles et agréables à remplir car il y a une vie musicale très active. Je me souviens que nous étions allés écouter le chœur de jeunes étudiants bavarois qui chantaient des cantates de Bach d'une manière approximative. Nous racontons notre soirée à Mémé qui nous dit : « *C'étaient des Allemands ?* » « *Oui.* » « *Ils chantaient mal du Bach ?* » « *Oui.* » « *Alors, ils sont en progrès.* »

J'avais aussi rencontré une jeune comédienne, pensionnaire de la Comédie Française, jolie comme un cœur, qui s'appelait Régine Blaess. Pendant longtemps, je la retrouvais à Paris, car elle habitait rue Caulaincourt. Elle me faisait rêver parce qu'elle me suggérait vaguement dans mon imaginaire qu'elle était moi en beau.

Je me souviens de quelques soirées tendres et familiales à Nice. Spécialement un soir où Yvette, généreuse et gaie, nous avait amenés dîner au restaurant toi et moi, au bord de l'eau à Nice. C'est encore une époque où j'étais souvent malade. Je lui ai demandé, si je mourrais, de te prendre avec elle, car je trouvais Bon Papa et Mémé déjà vieux. Et Yvette, au lieu de m'apporter les apaisements d'usage sans rien promettre, du type « *Qu'est-ce que tu racontes, allons, allons* », a pris mes propos très au sérieux et m'a dit : « *eh bien, je te le jure, tu peux être tranquille.* »



En Normandie, vers 11 ans

A cette époque, la vie à Nice était comme une vie dans un château délabré. Il y avait trop d'absents, trop de morts, trop d'horreur. Même avec la nouvelle génération des enfants, on n'arrivait pas à recréer la grande smala sonore et brillante des années d'avant-guerre, même si on essayait maladroitement de faire semblant.



Avec ma cousine Nathalie, vers 12-13 ans

Je me souviens encore d'une journée que nous avons passée ensemble dans les jardins du Château. C'était l'époque où on chantait le sirtaki dans tous les cafés et cela sortait des maisons par toutes les fenêtres. Je me souviens de journée à la Tour Rouge à Nice où nous allions nous baigner. L'eau était encore magnifique et très porteuse, je retrouvais là un peu du Nice de mon enfance. Mais quelle galère pour aller du Parc impérial à la Tour rouge !! C'était d'un bout à l'autre de Nice.

C'est difficile de raconter les souvenirs d'un autre : tu m'as demandé me te raconter ta vie jusqu'à 10 ans et je te raconte la mienne. Je te rends l'image extérieur de mon joli petit garçon dont j'étais si fière, mais maintenant, je voudrais tout pouvoir recommencer : la douceur quotidienne, le bonheur tranquille, mais surtout être plus présente et moins pressante, moins intrusive. Je regrette tout ce que j'ai fait tout ce que je n'ai pas fait. Mais en réalité, il n'a rien à regretter. Freud disait : « *de toute façon, vous ferez tout mal.* » Quel alibi pour les parents !!

Pré-adolescent

C'est un curieux exercice de parler de toi : je me rappelle avec une acuité sensorielle, du nourrisson, du nouveau-né, du bébé qui sentit le lait, du petit garçon de trois ans qui avait l'air d'un abricot, je sens la taille et la douceur de ta main quand je la prenais pour marcher avec toi dans la rue, ton poids de plus en plus lourd quand je te prenais dans les bras quand tu avais quatre ou cinq ans. Le plus beau de tout a été tes cinq ans car tu avais encore la rondeur, la douceur des petits bébés et déjà l'indépendance lucide de l'enfance. Mais après c'est comme si le contact physique avait été rompu comme par un court-circuit électrique. Et je ne ressens plus que par intermittence et comme des éclairs fugaces la blondeur de tes cheveux, ton front qui s'appuyait tour à tour au niveau de ma main, de mon avant-bras, puis de mon épaule. Et tout à coup, il y a ce garçon plus grand que moi, couronné d'une chevelure exorbitante qui habitait une sphère étrangère d'où il me repoussait avec toute l'énergie de ses 12-13 ans.

Il me revient une foule de souvenirs que je croyais entièrement disparus de toi : nourrisson, bébé, petit garçon de moins de huit ans. Mais, à partir du moment où tu es devenu une « personne », j'ai beaucoup moins de souvenirs.



Vers 12 ans, à Saint-Nectaire

un instrument pour rattraper leurs propres erreurs. Quelle illusion !!

Vers 14 ans, ta taille dépasse la mienne, tu es devenu un adolescent et je ne m'en suis pas aperçue. Tu t'éloignes un peu de moi. J'ai réfléchi à ce problème. Le merveilleux attachement des enfants vient de ce qu'ils croient que leurs parents peuvent tout, et cette naïveté est lourde à porter. Les adolescents se dépouillent de cette naïveté comme une chrysalide qui sort du cocon, mais ils acquièrent une fausse dureté qui étonne et terrifie les parents.

Cependant nous avons commencé ton adolescence par un voyage initiatique - « à bon marché », car je nous avais simplement inscrits au Club Méditerranée - vers la Grèce. Ce pays, ce n'était pas seulement l'antiquité retrouvée, mais aussi l'époque de la Côte d'Azur que j'avais connue avant l'invasion touristique.

J'ai retrouvé curieusement quelque chose de ce que l'on me disait de l'hospitalité antique dans la gentillesse des paysans du coin (il y en avait encore quelques-uns à l'époque) et dans l'accueil qu'ils nous ont fait.

Par contre, j'ai été un peu déçue par les visites aux sites archéologiques. On nous montrait trois petits tas de cailloux, comme à Olympie, et on nous expliquait que c'était là que c'étaient produits des événements extraordinaires, que c'était la source de la civilisation ...

Il faut aussi que nous parlions d'un charmant voyage hors du temps que nous avons fait tous les deux au mois de mars 1970. Nous étions partis de Paris pour la Suisse, d'abord à Lausanne où nous avons passé une soirée, mais, toujours limités par l'argent, dans un mauvais petit hôtel qui n'avait aucun charme. Puis, le lendemain, nous sommes montés au village de Gruyères, un village d'opérette où nous avons vu fabriquer le fromage dans des cubes grands comme des piscines. Des fromagers en scaphandre blanc pataugeaient littéralement dans la crème de gruyères. Cependant, nous ne nous sommes pas très bien sentis en Suisse. Nous sommes retournés à Evian que j'ai trouvé plein de charme et de solitude à côté de la multitude qui s'y pressait pendant les mois de la saison d'été.



**Photo de classe de 5ème avec monsieur Hubac.
Je suis le premier en bas à droite , Oliver Ciora est le 3^{ème}**

laquelle ils tenaient tes possibilités futures, et notamment Monsieur Hubac, ton professeur de français de 5ème.

Notre première séparation date de ton départ avec monsieur Garcia pour l'Espagne ensoleillée. Je me suis réveillée dans la nuit ton départ en transe en me disant : « *Ce n'est pas possible ce cauchemar, mon enfant parti et je ne sais même pas où il est* ». Je t'imaginai faisant du sport avec ton prof de gymnastique, liant des camaraderies innocentes avec tes copains et voilà que tu m'as avoué que vous étiez livrés à vous-même même et que vous passiez votre temps à vous lancer des briques à la figure et à chiper dans les magasins. Après avoir frémi, je me suis dit que peut-être cette initiation en valait une autre.

Souvenirs de tes amis

Sur deux photos de tes camarades de 5ème au lycée, nous retrouvons les images du cher René Marx et du pauvre petit héros Olivier Ciora. René Marx s'est rompu dès l'enfance à l'exercice du marxisme. Il faisait partie, comme tous les « intellectuels » de l'époque, des compagnons de route du parti communiste. Un jour, il était venu déjeuner à la maison. Mais Bon Papa Paris tardait à arriver et on attendait pour déjeuner. Nous avions très faim. Il faut dire à sa décharge qu'il avait comme toi quatorze ou quinze ans, c'est-à-dire l'âge où l'on mange le plus. Complètement affamé, il s'était fait un en-cas avec un fromage qu'il a entièrement dévoré. Au moment de se mettre à table, Mémé a découvert cela et a dit : « *il tourne mal, ce petit, on voit bien qu'il vire au communisme, il a mangé tout le camembert.* » Ce début révolutionnaire n'a pas empêché le cher René Marx de devenir un jeune homme délicieux, sage avant l'âge, tendre et plein d'humour, cher entre tous tes amis à mon cœur.



Mon ami René Marx avec ma grand'mère



René avec moi, jeunes adultes

Je terminerai sur son parcours politique par l'anecdote que tu connais. Nicole avait une cousine polonaise qui avait entraîné dans son sillage une petite jeune fille de Varsovie non juive, trop contente de pouvoir échapper à l'emprise du régime stalinien sur la Pologne. René Marx était ami comme toi de cette Z. et lui avait raconté que les membres du PC Polonais devaient signer avec leur sang un serment d'allégeance disant qu'ils abandonnaient tout libre arbitre et

acceptaient d'appliquer à la lettre toutes les instructions du parti. Z. l'avait cru, et ce qu'il prenait pour une naïveté de sa part l'avait beaucoup amusé. Mais j'en avais parlé à Z. et elle m'avait dit : « *Mais oui, c'est à peu près comme cela que ça se passe en Pologne.* » Le naïf n'était finalement pas celui que l'on croyait !!!

Le crève-cœur des crève-cœurs, c'est Olivier Ciora. C'était un bon élève, un bon petit garçon. Il aimait son frère, son père, sa mère.... Et puis il y a eu l'incendie du CES Pailleron. Il était alors en classe de 4ème. il avait réussi à sortir. Puis il est retourné à l'intérieur du bâtiment pour aider d'autres enfants à s'évacuer. Et il n'est jamais ressorti vivant. On devient héros national pour moins que ça. Pauvre petit garçon !

Je me souviens de vacances dans les Pyrénées. Tu avais alors 19 ans, et nous avons loué une belle maison à Argelès-Gazost. C'était une très bonne idée, qu'avait eue je crois le plus jeune des frères Marx. Vous étiez à 5 là-dedans, les trois frères Marx et Philippe T., le seul de tes copains qui était déjà ambitieux et combinait son avenir professionnel. J'avais eu la mauvaise idée de vous rejoindre. Mais, finalement, voyant que je n'exerçais aucun contrôle sur vos allées et venues, et que je vous faisais une cuisine agréable, vous avez trouvé que c'était une très bonne idée que je sois là.

L'année de ces vacances, il y a eu une grande sécheresse en France. La région d'Argelès avait été plus ou moins épargnée. Très généreusement, les éleveurs avaient proposé à leurs collègues de Normandie d'envoyer leurs vaches pour qu'elles puissent brouter dans les pâturages qui n'étaient pas desséchés par le soleil. Je dois dire qu'ils ont eu un peu peur en voyant arriver ces mastodontes à la robe blanche tachée de roux, qui pesaient deux ou trois fois plus que leurs maigres petites vaches noires dont elles mangeaient toute la nourriture. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'ils ont regretté leur générosité, mais tout de même.... Heureusement qu'il s'est mis à pleuvoir et que les vaches normandes sont retournées à leur étables.



Vers 17-18 ans

Installation rue Ravignan et adolescence



Nous habitons encore à la rue Caulaincourt à cette époque. L'année de tes 11 ans, j'avais divisé en deux une des chambres de la rue Caulaincourt pour que tu puisses avoir une chambre à toi, mais c'était un peu raté car je n'avais pas complètement clôt les deux parties. Cet arrangement n'a de toute façon duré que 3 ans car en 1972, grande nouvelle, nous déménageons vers la rue Ravignan pour que tu puisses enfin avoir un endroit pour toi. Je ne sais pas ce que ce déménagement a représenté pour toi, mais pour moi cela a été un arrachement. Il a été fait en grande partie avec l'aide de tes amis François et Philippe Felsenbourg.

Vers 18-20 ans, avec mes grands-parents et ma mère

Au début de notre installation à la rue Ravignan, j'ai donné des tas de diners pour tes copains. Je me souviens d'une surprise partie un soir d'été. Tu habitais déjà la rue d'Orchampt. J'étais tellement fatiguée que je suis allée dormir chez toi, puis je me suis levée à 4 heures du matin pour tout ranger et je suis partie à 8 heures avec Nathalie pour Donoratico. C'était en 1979, elle avait 13 ans.

A partir de 1970, tu es rentré en adolescence et tu es devenu difficile. Il y a eu une période où tu ne voulais plus me parler. Tu étais devenu un joli petit jeune homme absolument inconscient de sa séduction, plein de complexes et très refermé sur lui-même.

Tu as eu une adolescence difficile et un peu ratée. Pas de copains, pas de sorties, un mépris affiché pour toutes ces choses futiles qui venait de la crainte que tu en avais. Je n'étais moi-même pas assez extravertie pour te sortir de là. J'aurais dû insister beaucoup plus quand j'ai voulu t'envoyer aux cours de danse, mais c'est toi qui ne voulais pas.

Entre 16 et 20 ans, tu étais vraiment un très séduisant petit jeune homme, un peu du genre de Jacques Dutronc, qui était à l'époque à la mode. Malheureusement, du fait des hasards de ton éducation ou de ton tempérament, tu es resté bourré de complexes et tu n'as pas su profiter de ta séduction au moment où elle était la plus florissante.



Vers 18-20 ans, avec ma mère

Je me souviens d'une grande conversation que j'avais eue avec toi dans ta chambre. Tu avais 17 ans et tu venais de passer le bac. Tu étais désespéré au sens de quelqu'un qui n'a pas d'espoir. Je te disais : « *Fabrice, Fabrice, c'est très important, toute la vie est déterminée par ce que l'on fait entre 17 et 22 ans* ». Ce n'était pas tout à fait exact, mais c'était la vision d'une petite



Jeune adulte

bourgeoise qui n'a d'autres issues pour s'en sortir que les études et l'université. Et tu m'as dit d'un air résigné : « *Eh ben, tant pis, je serai médecin* ». Tu ne savais pas quoi faire comme études. Le lendemain, tu es revenu et tu m'as dit que tu avais trouvé ce que tu voulais faire, c'était la préparation aux grandes à HEC. Les matières qu'on enseignait pour passer le concours te plaisaient et j'étais très heureuse de ce que tu choisisses quelque chose.

Tu as toujours été un enfant délicat. Je ne me souviens pas que tu m'ais jamais demandé de t'acheter quelque chose (sauf la demande des

verres de contacts qui m'avait bouleversée). Tu étais formidable pour cela. Mais au printemps 1975, tu es venu me demander très humblement si je voulais faire quelque chose de très important pour toi ; je me demandais de quoi il s'agissait. Il s'agissait de t'inscrire pendant les vacances dans un cours face à Notre-Dame qui préparait aux grandes écoles et où les frais d'inscription étaient effectivement très élevés. Mais j'aurais vendu ma peau pour les payer. Et j'y suis effectivement arrivée très bien. Et tu as réussi à intégrer une grande école parisienne, l'ESCP. Mais tu n'as pas été très heureux là-bas.

Je me remets dans ces soirées années 1975-80. Ce n'était presque plus ton adolescence et presque plus ma jeunesse, mais nous étions heureux, ou plutôt j'étais heureuse. Tu as passé ce qu'on est convenu d'appeler les plus belles années de la vie entre quatre murs derrière une table à tréteaux, avec une équation économique et des rêves que je ne connaîtrai jamais.

Texte rédigé par Fabrice Hatem
Sur la base des souvenirs de Renée Hatem

Lexique des surnoms familiaux (rédigé par Fabrice Hatem)

Bernard : Mon oncle par alliance Bernard Weil, mari de ma tante Huguette.

Bonne-Maman, Mamie-Nice : Mon arrière grand'mère maternelle, grand-mère maternelle de ma mère

Bon-papa Nice, Bon-Papa, René Dana: mon arrière grand-père maternel, grand-père maternel de ma mère

Bon Papa Paris, Léon, papa : mon grand-père maternel

Mamie la Colle : ma grand-mère paternelle, mère de mon père Frédéric

Mathilde, Tildi, tata Tildi : ma grande tante maternelle, tante maternelle de ma mère

Mémé, Maman, Emilie : ma grand-mère maternelle, mère de ma mère

Sam, Tonton Sam, Samuel : mon arrière-grand oncle maternel, grand-oncle maternel de ma mère

Tantine, Huguette : ma tante maternelle

Tata Maya, Maya : ma grande-tante maternelle, tante maternelle de ma mère

Tata Sarah, Sarah : mon arrière-grande tante maternelle, grand-tante maternelle de ma mère

Tonton Sauveur : mon grand oncle maternel, oncle de ma mère